

69<sup>e</sup> année

N<sup>o</sup> 1

JANVIER 1958

# LA SOURCE

ORGANE DE

*L'ÉCOLE NORMALE ÉVANGÉLIQUE  
DE GARDES-MALADES INDÉPENDANTES  
FONDÉE EN 1859*

*ET DEVENUE EN 1923  
ÉCOLE ROMANDE D'INFIRMIÈRES  
DE LA CROIX-ROUGE*



ADMINISTRATION : LA CONCORDE  
LAUSANNE  
29, RUE DES TERREAUX

## Abonnement

Prix : 9 fr. par an. Le journal paraît mensuellement.

Changements d'adresse : 30 ct.

Rédactrice : Gertrude Augsburgers.

## Comptes de chèques

*La Source, Ecole d'infirmières, Lausanne* : II. 165 30 (écolages, journal, insignes, livres de cours, etc.).

*Assurances collectives de La Source, Lausanne* : II. 34 44 (assurance-maladie et assurance invalidité-vieillesse).

*Association des infirmières de La Source, Lausanne* : II. 27 12.

## Postes à pourvoir

*Nyon* : infirmière-directrice est demandée pour un home de 20 à 25 enfants inadaptés, handicapés dans leur développement psycho-moteur. Grandes qualités de cœur et d'adaptation désirées. S'adresser à M. le professeur Dr Fred Bamatter, Genève.

*Lausanne* : Le Foyer, institution pour aveugles faibles d'esprit, route d'Oron 90, cherche une infirmière. Il s'agit, là aussi, d'un poste demandant de grandes qualités de cœur. S'adresser à la Direction du Foyer.

*La Source* : une veilleuse, pour date à convenir.

*Genève* : la paroisse des Pâquis cherche une infirmière-visitante pour le 1<sup>er</sup> mars 1958. S'adresser à M. le pasteur André Bouvier, « La Maison », Cham-bésy/Genève.

*Genève*, Service médical des écoles : une infirmière-visiteuse diplômée, pour janvier ou date à convenir. Adresser les offres, avec curriculum vitae, copies de certificats et lettre manuscrite d'accompagnement, au médecin-chef du Service médical des écoles, Dr Peyrot, rue Calvin 11.



## BONNE ET HEUREUSE ANNÉE

*Le beau cèdre, enneigé à cette saison de l'année, qui se dressait fièrement devant La Source et avait été planté vers 1890, n'est plus. Il fut victime du gel de février 1956 et n'a pas reverdi malgré nos espoirs. Nous en donnons une dernière image aux Sourciennes en accompagnement de nos vœux; son élégante stature fera sans doute revivre pour elles de nombreux souvenirs.*

*En cette veille d'une nouvelle année, c'est à toutes que nous adressons des vœux sincères où qu'elles se trouvent, au travail ou dans leurs familles. Nous nous associons au grand cri du monde, inquiet par tant d'événements qui le dépassent, et nous répétons le souhait de Noël: « Paix sur la terre et bienveillance envers les hommes de bonne volonté ».*

## FIN ET COMMENCEMENT DE L'ANNÉE

Deux moments de notre vie, très proches l'un de l'autre qui doivent l'un et l'autre nous aider, malgré nos multiples occupations, à trouver le temps nécessaire pour réfléchir, rentrer en nous-mêmes et nous recueillir. Pour cela, regardons en arrière et passons en revue les diverses circonstances qui occupèrent une place plus ou moins importante dans notre passé récent et peut-être plus lointain. Regardons en arrière mais pas semblablement à la femme de Lot qui, fuyant avec son mari loin de Sodome dont la destruction est imminente, s'arrête, pense avec amertume aux plaisirs et aux richesses qu'elle abandonne et périt dans le cataclysme qu'elle devait éviter<sup>1</sup>.

Regard en arrière qui, au contraire, fera surgir devant nous ce qui, par notre faute, a assombri nos journées et brisé nos élans les meilleurs. Mais, nul ne l'ignore, ce regard en arrière nous révèle ou nous rappelle bien des faits et des paroles dont nous ne tenons pas à rafraîchir notre mémoire. Il fut un temps où l'on mettait aux chevaux des œillères pour les empêcher de regarder en arrière. N'en plaçons-nous pas souvent sur nos propres yeux pour modifier, voiler ou faire tomber dans l'oubli ce dont nous ne voulons pas nous souvenir ? Tel reproche injuste, telle médisance ou calomnie même qui ont blessé notre prochain ; ou bien ces mauvaises heures où nous nous sommes laissés emporter par l'impatience, la colère ou la jalousie. Oeillères aussi qui, masquant notre orgueil ou notre susceptibilité, nous laissent voir cependant les torts d'autrui à notre égard. Y pensant sans cesse nous nous en exagérons l'importance ; la rancune alors s'est installée dans notre cœur, tenace et obsédante, que nous avons portée en nous toute l'année et porterons peut-être au cours de celle qui va s'ouvrir, à moins que n'interviennent le difficile pardon et l'heureuse réconciliation.

<sup>1</sup> Genèse 19 : 15-28.

N'est-elle pas douloureuse aussi la pensée des devoirs esquivés ou trop hâtivement et mal accomplis comme aussi celle de nos plus ou moins graves entorses aux règles de la vie, de notre coupable paresse spirituelle enfin. Ah ! que de néfastes œillères, dont nous ne citons que quelques-unes. A chacun d'entre nous de les discerner et de courageusement les abattre.

Pendant évoquons encore, ce qui éveillera notre reconnaissance envers Dieu, quelques-unes des bénédictions qu'il a semées sur notre chemin, car trop souvent nous n'y prêtons pas attention et les oublions tôt après en avoir joui.

Si nous avons eu des déceptions, essayé des échecs dans nos luttes morales et spirituelles, connu des pertes et des revers matériels, si nous avons passé par des circonstances douloureuses qui nous ont entravés dans notre travail, des deuils qui ont bouleversé nos cœurs et nos vies, nous avons pu trouver et trouverons encore en Dieu et en notre prochain les consolations, le courage et les forces dont nous avons besoin. Que ces secours divers se gravent dans notre mémoire !

A notre époque si troublée, pleine de souffrances pour beaucoup d'hommes et de nations, nous jouissons de multiples privilèges ; ne les acceptons-nous pas trop fréquemment comme une faveur que nous méritons sans éprouver envers Dieu une reconnaissance manifestée par une sympathie et une générosité effectives pour les éprouvés ? A cet égard, la dureté des temps ne nous fait-elle pas perdre de vue les bienfaits matériels dont nous avons tant de preuves tangibles ? Ainsi qu'on s'habitue à un beau paysage au point de ne plus se rendre compte de sa magnificence, nous courons le risque de nous accoutumer à une vie trop confortable et de méconnaître que l'origine de ces biens est en Dieu qui nous les accorde.

Nous avons enfin le bonheur d'être dans un pays où règne une paix telle que nous pouvons vivre notre foi dans une liberté absolue... dont hélas nous n'abusons pas.

Pour que nos expériences bonnes et mauvaises portent du fruit et nous aident à rendre meilleure l'année qui s'ouvre devant

nous, rappelons, c'est notre conclusion, cette ancienne mise en garde biblique<sup>1</sup> : « Veille attentivement sur ton âme de peur que tu n'oublies les choses que tes yeux ont vues et qu'elles ne sortent de ton cœur. »

M. PETER.

---

## NOUVELLES DE L'ÉCOLE

### Commission des études

Le Conseil d'administration a enregistré avec regrets la démission de M<sup>lle</sup> le D<sup>r</sup> R. Girod, membre de ce conseil et présidente de la Commission des études ; elle reste membre de cette dernière commission.

Dans sa séance du 12 novembre, le Comité de direction a nommé M<sup>lle</sup> Liliane Bergier, monitrice, pour remplacer M<sup>lle</sup> Girod. Nous adressons nos félicitations à M<sup>lle</sup> Bergier et sommes heureuses que le Comité de direction ait donné sa confiance à l'une de nos monitrices. Il est certain que personne mieux qu'elles ne peut se rendre compte des possibilités des élèves et de la forme de l'enseignement qui doit leur être dispensé.

### Modernisation de La Source

Les pourparlers engagés par La Source avec les Etats de Genève, Neuchâtel et Vaud, ainsi qu'avec la Ville de Lausanne et la Croix-Rouge sont près d'aboutir. Une convention avec la Croix-Rouge a été signée.

Le Grand Conseil vaudois, dans sa session de novembre, a voté à l'unanimité les propositions faites par la Commission spéciale présidée par M. Ch. Reitzel, syndic d'Aigle et député.

Le Conseil communal de Lausanne a aussi présenté notre requête le 26 novembre, par l'intermédiaire de M. Jean Zwahlen, conseiller communal. A l'unanimité également, le crédit demandé pour permettre à La Source d'entreprendre les travaux projetés a été accordé.

<sup>1</sup> Deutéronome 4 : 9.

La question est à l'étude à Genève et à Neuchâtel et nous espérons qu'elle trouvera sa solution avant la fin de l'année ou au début de la nouvelle.

C'est avec reconnaissance que nous avons appris les décisions des parlements vaudois et lausannois et c'est avec optimisme que nous attendons les réponses de Genève et de Neuchâtel.

Si nos espoirs se réalisent, le début des travaux pourrait être prévu pour mai 1958 au plus tôt.

### **Appel de fonds**

L'appel de fonds, auquel nous espérons beaucoup que les amis de La Source et les Sourciennes apporteront leur contribution, partira au début de l'année.

Les Sourciennes sont priées d'attendre des instructions précises avant de commencer une propagande directe.

Jusqu'à présent, un seul compte de chèques postaux était ouvert, sous l'appellation *La Source, Fonds de construction et du Centenaire, 1859-1959*, n° II. 180 01. Ce numéro recevra désormais uniquement les dons pour les fêtes du Centenaire, tandis qu'un nouveau compte de chèques, *La Source, appel de fonds*, n° II. 56 98, est ouvert pour recueillir les dons destinés à l'agrandissement et à la modernisation de La Source.

Les Sourciennes désirant prouver leur attachement et leur reconnaissance à leur école peuvent d'ores et déjà verser leur obole à l'un ou l'autre de ces fonds.

### **Dimanche 8 juin à Crêt-Bérard**

Une journée réservée aux infirmières et infirmiers de Suisse romande aura lieu le 8 juin 1958 à Crêt-Bérard.

Un culte et des conférences de personnalités du pays sont prévus ; le programme sera donné plus tard. Nous espérons que cette tentative des aumôniers d'hôpitaux romands rencontrera plein succès et nous prions les Sourciennes de marquer d'une croix la date indiquée.

## CAUSERIE MÉDICALE

### Octave Terrillon, champion de l'asepsie



Un timbre commémoratif français, l'étude documentaire et bibliographique de Maurice Terrillon sur l'asepsie chirurgicale (L'asepsie, Masson 1948), nous ont incité à exposer quelques aspects de la lutte contre l'infection, qui s'étend de la propreté antique à la stérilisation actuelle sous toutes ses formes. C'est l'esprit d'observation d'abord, puis la recherche scientifique et enfin la rigueur chirurgicale qui nous ont donné, après tant d'aléas et de discussions, la méthode absolue de l'asepsie: suppression de tous les microbes. Et quels sont les hommes, les précurseurs — les grands savants — les obscurs collaborateurs qui œuvrent dans le domaine de la médecine ? Maurice Terrillon a précisé dans son avant-propos que : « Scrupuleusement placés sur le seul terrain objectif et historique, nous n'avons jamais entendu, soit en essayant d'établir une chronologie exacte, soit en exposant l'évolution des doctrines et des pratiques, exalter ou diminuer aux dépens les uns des autres, par des oppositions de dates ou de textes, des hommes qui, tous, ont appartenu à l'élite de leur temps ! »

La propreté rigoureuse en médecine, la stérilisation de tout objet qui entre en contact avec la plaie opératoire nous paraissent être, aujourd'hui, des lieux communs. Il n'existe plus de faute d'asepsie, tout le monde médical connaît le danger que représente la main qui touche sans précaution ; les lois de la stérilisation sont observées partout.

Mais voici ce qui nous étonne et nous choque : au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le grand siècle scientifique et médical, la plupart des chirurgiens même considéraient la propreté comme indifférente ;

ils jugeaient la suppuration habituelle des plaies opératoires comme un bien réel — *pus bonum et laudabile!* — et même une nécessité afin d'obtenir la guérison. Ils n'hésitaient pas à provoquer l'infection quand elle tardait à se produire. En 1876, Lermoyez raconte avoir vu ce qui suit dans le service de Dolbeau : une opérée avait par hasard une plaie saine ; Dolbeau la voit et s'écrie : « Elle ne guérira pas ! Il faut que ça suppure ! » Il se baisse à terre, gratte le plancher, mouille le produit du grattage et le place sur la plaie de cette femme. Le lendemain ça suppurait, la fièvre était à 40° et trois jours après la patiente mourait... En 1892, Gouzet fut témoin de la scène suivante qui eut pour théâtre le grand hôpital de la Charité et pour acteur le Professeur Després : ayant à ouvrir un abcès du sein, Després sortit son bistouri plié à même sa poche et demanda un drain. La surveillante en fit chercher un ; Després prit ce drain qui sortait d'une solution d'acide phénique, le posa à terre, le roula sous son soulier, puis l'introduisit dans la plaie. Ceci se passait encore en 1892 !

Or, Pasteur avait communiqué à l'Académie de médecine, en 1878 déjà, son fameux avertissement sur la théorie des germes et ses applications à la médecine et à la chirurgie. Il commençait ainsi : « Les sciences gagnent toutes à se porter un mutuel appui ». Il expose ensuite toutes ses recherches, ses expériences, « preuves péremptoires qu'il existe des maladies transmissibles, contagieuses, infectieuses, dont la cause réside essentiellement et uniquement dans la présence d'organismes microscopiques. Cette eau, cette éponge, cette charpie, avec lesquelles vous lavez ou vous recouvrez cette plaie, y déposent des germes. Si j'avais l'honneur d'être chirurgien, je ne me servais que d'instruments d'une propreté parfaite ; mais, après avoir nettoyé mes mains avec le plus grand soin et les avoir soumises à un flamage rapide, je n'emploierais que de la charpie, des bandelettes, des éponges préalablement exposées à un air porté à la température de 130°. Je n'emploierais jamais que de l'eau qui aurait subi la température de 120° ».

Que se passa-t-il ? Pasteur était un chimiste, il ne put convaincre chacun et l'on constate que c'est beaucoup plus tard, à

la fin du siècle, que, sous l'impulsion de P.-E. Roux et de Terrier, l'asepsie entra dans les salles d'opérations !

Cependant, en 1873, un jeune chirurgien de 28 ans, Octave Terrillon, recueille les observations de cette grave complication des plaies que l'on nommait alors typhus chirurgical, gangrène foudroyante ou érysipèle bronzé et dont il avait vu, en 1870-71, pendant la guerre et la Commune, de si nombreux cas. Terrillon nomme cette complication : la septicémie aiguë à forme gangréneuse. Dans son étude sur ce sujet, il écrit que l'intoxication générale de ces malades succède bien au traumatisme, mais que l'idée de septicémie est rationnelle par la marche rapide des phénomènes, que ceux-ci ressemblent aux troubles provoqués par une piqûre anatomique, que la maladie paraît être due à l'introduction d'un virus inconnu...

Terrillon s'attache à l'idée d'un virus, d'une matière septique extérieure ; il prélève des tissus, des liquides, du sang sur un homme qui venait de mourir de cette septicémie et il analyse ces prélèvements au microscope. Mais hélas ! ce jeune chercheur ne possédait qu'un microscope à faible grossissement ! Nul doute que, pourvu d'un instrument plus fort, il eût distingué des corpuscules remuants, les vibrions septiques, agents causals de la maladie et même peut-être les streptocoques et les staphylocoques qui tous étaient alors inconnus.

Son idée était juste, elle fut confirmée par les recherches de Pasteur qui découvrit le vibrion septique en 1877 et mit fin définitivement aux théories hippocratiques des miasmes morbifiques de l'air et de la génération spontanée.

Octave Terrillon vécut de 1844 à 1895 en pleine évolution scientifique et il participe activement à son développement. Prorecteur des hôpitaux en 1873, il devient professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, puis chirurgien des hôpitaux de Paris et chef du service de chirurgie de la Salpêtrière de 1883 à 1895 où il donna des leçons cliniques fameuses.

Son grand mérite fut d'être le premier chirurgien qui comprit l'importance des découvertes de Pasteur ; il fit sienne la théorie

des germes et l'appliqua à la chirurgie. Il fut le premier à utiliser l'eau bouillante pour stériliser ses instruments et quand, en 1885, Pasteur demanda au professeur Grancher, son ami et collaborateur, de lui trouver un chirurgien pour s'occuper des plaies des malades subissant le traitement antirabique, Grancher lui nomma Terrillon comme le plus capable d'organiser ce service. Pasteur lui demanda : « Est-il vraiment plus propre que les autres ? » Grancher lui dit : « Mais oui, Monsieur, il m'a deux fois ouvert le ventre et je n'en suis pas mort ! ». Pasteur sembla tout surpris !

C'est en 1883 que Terrillon exposa à ses élèves la méthode qu'il avait mise au point pour soigner les grandes plaies opératoires. Il exposa dans son cours clinique ses conceptions sur la propreté absolue des mains, la tenue du chirurgien et la préparation du champ opératoire. Il décrivit ensuite les préparations auxquelles sont soumis les instruments : nettoyage et brossage attentifs après usage ; emploi, pour les stériliser, d'eau filtrée au moyen d'un filtre de Chamberland ou, à son défaut, d'eau de source ; deux immersions des instruments dans l'eau bouillante pendant 10 minutes, l'une après usage et l'autre avant le nouvel usage, celles-ci étant espacées de 3 à 4 jours d'intervalle. Terrillon faisait bouillir non seulement ses instruments mais aussi ses fils à ligaturer immédiatement avant l'opération. Les instruments ainsi bouillis étaient placés dans une cuve en verre et baignaient dans une solution d'acide phénique faible destinée à empêcher leur infection par les germes de l'air qui pourraient tomber à leur surface.

Terrillon, suivant ses principes, appliqua la méthode pastoriennne d'une propreté infinie et s'étendant jusqu'aux moindres détails d'une opération sérieuse ou minuscule.

En 1887, il exposa devant la Société de Chirurgie, par trois fois en deux séances, la doctrine aseptique de la stérilisation par le moyen de l'eau bouillante, qu'il opposa courageusement à celui de l'acide phénique de Lord Lister. « J'ai tellement confiance dans l'eau bouillante que je la considère comme notre seul moyen d'asepsie vraie. J'ai demandé à Monsieur Pasteur s'il était vrai-

ment nécessaire de me servir d'un autoclave. Celui-ci m'a répondu que l'eau filtrée et bouillie était suffisamment pure, en l'employant après l'ébullition, car les spores qui peuvent y rester n'ont ni le temps ni le pouvoir de germer dans nos tissus.»

Les résultats sont des plus encourageants : à la suite des grandes opérations abdominales, ovariectomie, hystérectomie, salpingotomie, les opérées n'ont plus de fièvre et la température ne dépasse pas 37° ou 37,5°. Aussi Terrillon affirme : « Vous devez vous considérer comme coupables toutes les fois que vous voyez survenir une élévation de température sérieuse, à la suite d'une intervention chirurgicale ! ».

En 1883, Terrillon avait envoyé au loin des tirés à part de sa leçon sur la stérilisation par l'ébullition et lorsque Terrier, en 1894, fit son voyage en Amérique, il put constater aux Etas-Unis que le « Boiling water in Surgery » était appliqué par de nombreux chirurgiens...

\* \* \*

Ce bel exemple de confiance dans les progrès de la science médicale jointe à la rigueur chirurgicale, c'est Octave Terrillon qui nous le donne et pourtant, mort trop jeune, à 51 ans, il passa pour un original solitaire et son nom n'est même pas resté attaché à une petite partie de sa méthode. Il avait pourtant tout dit, tout fait, tout écrit, tout prouvé en 1883... et dans les livres de chirurgie, qui enseignent aux jeunes, on peut lire, à la fin du chapitre sur l'histoire de la chirurgie et l'exposé de Pasteur à l'Académie, en 1878 : « Quoi de plus net ! Et pourtant le Poupinel, dérivé du four Pasteur, l'autoclave ne firent leur apparition qu'en 1888 dans les services de chirurgie. La méthode aseptique allait cependant s'imposer peu à peu à tous les chirurgiens capables d'évoluer et se substituer, de 1890 à 1900, aux méthodes anciennes sous l'influence de Terrier, le père de la chirurgie actuelle, initié par le Dr P.-E. Roux à la doctrine pastorienne ».

Il en va de même dans toutes les sciences : le découvreur, le précurseur est oublié. Trop jeune ou pas assez chenu et rempli

d'autorité, il a « clamé dans le désert ! », il était arrivé trop tôt dans la lente évolution des choses et de l'entendement des hommes ! L'idée première n'est pas tout, il faut la faire triompher et c'est alors, plus tard, le travail du pionnier qui reprend le sujet, le redécouvre, l'adopte et lui donne sa forme, l'impose, par coups redoublés, à l'esprit des hommes et ce pionnier inlassable devient le triomphateur.

Le précurseur, au mérite relatif et tout local, ne doit pas être cependant passé sous silence. Il a joué son rôle puisqu'il se retrouve presque toujours. L'asepsie ? Semmelweis l'appliquait déjà quand il exigeait le lavage des mains, l'abstention d'examiner une femme enceinte pour ceux qui avaient travaillé dans les salles d'autopsie et d'anatomie... La théorie des germes de Pasteur repose sur Lœwenhoeck qui découvrit en 1678, avec son premier microscope, des animalcules dans les infusions... La génération spontanée avait déjà été battue en brèche par l'abbé Spallanzani en 1785, puis par Cagniard-Latour en 1837... La contagion était pressentie puisque Guy de Chauliac, en 1340, reproche aux médecins de son époque de fuir devant la maladie et puisque Fracastor a écrit, en 1546, sur la contagion, en expliquant qu'elle peut se faire par contact direct, médiat ou par transfert à distance... La stérilisation par la chaleur n'est pas née à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle mais bien au début : en 1820, Apert chauffait à 100° les conserves alimentaires et en 1852, avec Chevallier, il les chauffait à 120°, dans une étuve humide sous pression avec manomètre. C'est de la stérilisation industrielle et son appareil était un auto-clave !

Pasteur avait raison d'insister : « Les sciences gagnent toutes à se porter un mutuel appui ! ». Oeuvre de plusieurs époques, la connaissance de l'homme s'étend. Beaucoup d'idées sont nées, certaines d'entre elles, énoncées une seule fois, s'oublient ; d'autres, affirmées avec une clarté relative, ne sont pas acceptées comme vérité indiscutable ; seule la reprise systématique de certaines découvertes antérieures, par un esprit lucide et méthodique, devait les imposer. Pasteur, le grand triomphateur, avait ses

précurseurs, de même que Lister était précédé par Lemaire qui déjà préconisait l'acide phénique pour prévenir la fermentation de matières éminemment putrescibles ou pour empêcher la formation de pus...

Précurseurs, innovateurs, pionniers et artisans, ils sont là, tous à leur place dans l'histoire de la médecine ; sachons les considérer à leur époque, reconnaissant leurs moyens, leurs difficultés, et rendons à chacun selon ses mérites. Octave Terrillon, chirurgien, était de ceux-là ; il valait la peine de rappeler son nom.

D<sup>r</sup> HENRI PERRET.

---

## IL FAUT HUMANISER LES HÔPITAUX

La *Revue de l'Assistance publique à Paris*, de mai-juin 1956, contenait un article du D<sup>r</sup> Xavier Leclainche, directeur de l'Assistance publique, article portant le titre ci-dessus. *Médecine et Hygiène* l'a repris en décembre 1956 et janvier 1957. Il est probable que plusieurs d'entre vous, intrigués par le sujet, ont eu la curiosité de le lire.

D'emblée ce titre m'a laissée songeuse, car comment, en tant qu'infirmière, concevoir un hôpital d'où l'esprit de charité, d'où le sens de l'humain serait absent ? Et pourtant, puisqu'une personnalité médicale soulève une question pareille, c'est qu'elle a des raisons valables pour le faire, semble-t-il. J'ai lu et relu ces pages pour chercher ce que nous pourrions y relever afin d'en faire notre profit.

En ce début d'année, où l'on repasse dans son cœur le bilan de son activité, où l'on examine ses points faibles afin d'agir mieux au cours de celle qui commence, il me paraît opportun de reprendre les points soulevés par le D<sup>r</sup> Leclainche concernant les infirmières. A première vue, il semble qu'il a voulu faire du paradoxe, mais, si nous réfléchissons, il est évident que les remarques énoncées par l'auteur s'adressent à nous aussi bien qu'à tous ceux qui œuvrent dans nos maisons hospitalières.

L'évolution scientifique de la médecine a produit un changement brutal dans le nursing, ce dont nous avons pu nous rendre compte, surtout depuis la fin de la guerre. Alors que, jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'hôpital était destiné à l'hébergement des indigents, avec un personnel restreint

et peu qualifié, il est devenu, de nos jours, une agglomération plus ou moins importante. Le personnel était composé surtout de religieuses ou, dans nos pays protestants, de diaconesses, et il régnait dans ces maisons une atmosphère de famille. L'agrandissement récent a rendu nos hôpitaux moins accueillants.

L'infirmière — sœur ou diaconesse — était seule face au malade, alors que, maintenant, elle est un membre de l'équipe hospitalière, tout comme la laborantine, la technicienne-radiologue, l'aide hospitalière. Le malade, pour lequel la soignante était tout, doit se confier aux nombreux auxiliaires du médecin ; il doit se prêter aux multiples examens qui permettront de poser un diagnostic aussi précis que possible afin d'augmenter ses chances de guérison.

Or, ce malade, est-il différent des malades des temps jadis ? Est-il moins sensible, moins craintif, plus courageux ? Certainement pas. Ses souffrances physiques ou morales sont les mêmes, peut-être encore plus aiguës parce que la vie actuelle, bruyante, trépidante, inquiétante, met les nerfs des plus résistants à rude épreuve.

L'infirmière moderne doit reconsidérer son rôle ; sa technique est plus poussée que celle de ses aînées, ses responsabilités sont plus grandes ; mais cela ne doit pas l'empêcher de conserver sa valeur morale, son éthique professionnelle que l'on admirait tant chez ses devancières.

Le Dr Leclainche dénonce des insuffisances qui, considère-t-il, rendent beaucoup d'hôpitaux inhumains. Nous en citons trois :

- 1° l'anonymat et la dépersonnalisation ;
- 2° la promiscuité ;
- 3° la vulgarité.

Nous voulons reprendre ces trois points et essayer de voir de quelle façon l'infirmière pourrait remédier à ces insuffisances afin de rendre plus humaine la maison dans laquelle elle travaille.

*L'anonymat et la dépersonnalisation* : Quel sentiment inconfortable et désagréable pour un être humain que de se sentir sans nom, sans personnalité, même si l'on appartient à un milieu simple et même si l'on exerce une profession sans éclat. L'infirmière, afin d'éviter une telle impression à son malade, le traitera en être humain et non en numéro atteint d'une affection X comme toutes les affections de ce même genre. Elle n'oubliera jamais que, même si son patient n'est pas versé dans les questions médicales, il n'en est pas pour autant un sot ou un ignorant ; elle se donnera la peine de lui expliquer le pourquoi des examens demandés, des traitements prescrits. Ces explications mettront le malade en confiance

et l'aideront à supporter les interventions auxquelles il doit se soumettre, et leurs désagréments.

*La promiscuité* : L'infirmière, rompue à la vie d'hôpital, a tendance à oublier quelle est la souffrance morale d'un patient obligé d'étaler sa misère physique aux yeux d'une salle de six, dix voisins de lit inconnus, ou même davantage. Qu'elle essaie d'y remédier par son tact et par les moyens dont elle dispose afin de respecter sa pudeur.

Dans notre pays, malheureusement, on n'attache pas assez d'importance à ces questions. Il y a même là de graves lacunes que l'on devrait s'efforcer de combler. En Angleterre, de tous temps, les infirmières ont couru avec des paravents pour protéger leurs patients de la vue des autres. Quel ne fut pas mon étonnement, en visitant un hôpital noir à Washington, lorsque je constatai que les infirmières — noires, elles aussi — tiraient les rideaux entourant les lits, dès qu'elles avaient un soin à prodiguer à un malade.

Ne devrions-nous pas insister auprès de nos administrations hospitalières afin d'obtenir les moyens d'éviter la promiscuité dont parle le D<sup>r</sup> Leclainche, et qui se trouve être une autre cause du manque d'humanité qui règne dans nos maisons ?

*La vulgarité* : La promiscuité favorise la vulgarité dans les salles d'hôpitaux. Les infirmières ne peuvent pas toujours éviter cet écueil, mais elles peuvent l'atténuer par une attitude digne et correcte. Il est important qu'elles se gardent de toute familiarité, de tout tutoiement, que les appellations de « pépé » ou « mémé », de grand-père ou de grand-mère soient bannies de leur vocabulaire, et que chaque adulte soit désigné par Monsieur ou Madame. En soignant son langage, en renonçant à tout mot d'argot, l'infirmière contribuera à faire régner dans la salle une atmosphère agréable. On a même vu des malades, impressionnés par la tenue, par la distinction de leur infirmière, changer de langage et se reprendre chaque fois qu'une expression vulgaire allait sortir de leur bouche.

L'infirmière est en droit d'exiger qu'un langage correct soit d'usage dans son service, par égard pour les camarades du malade et par égard pour l'hôpital lui-même ; le nouveau venu n'a qu'à s'adapter au ton qui y règne.

« Un effort positif doit être fait en faveur de l'accueil », nous dit encore l'auteur de l'article mentionné. L'on ne pensera jamais assez à l'état d'âme dans lequel tout malade se trouve en franchissant le seuil d'une maison hospitalière : crainte d'une vérité qui lui sera révélée,

séparation d'avec les siens, soucis financiers dus à l'arrêt de travail. Cette première rencontre du malade avec celle qui le soignera est extrêmement importante ; c'est souvent de cet instant que dépendra l'attitude du malade pendant son séjour. Savoir y consacrer quelques minutes, même si le travail abonde, savoir adresser des paroles aimables, gentilles, cordiales, savoir oublier les soucis du service un instant pour sourire, voilà qui mettra l'intéressé en confiance, en sécurité.

Un tel accueil, montrant au patient les qualités de cœur de son infirmière, sera le même lorsqu'il s'agira de recevoir les membres de la famille qui, s'ils sont inquiets, ont aussi besoin de rencontrer de la compréhension de la part de ceux auxquels ils ont abandonné un être cher.

Le début de janvier est, par excellence, la période où l'on prend des résolutions. Faisons, chacune d'entre nous, tout ce que nous pouvons pour que l'hôpital soit, en dépit de la technicité à outrance, un lieu où la charité et l'amour du prochain soient de nouveau à l'honneur.

Nous ne saurions mieux terminer ces lignes qu'en donnant la conclusion du D<sup>r</sup> Leclainche destinée aux infirmières :

« Tout repose sur la qualité du personnel. Sans son action, l'humanisation de l'hôpital n'est qu'une formule creuse.

» Sans doute, dans cette recherche, le rôle de l'infirmière soignante est-il prééminent, parce que seule elle a véritablement la charge du malade, qu'elle est sans cesse à son chevet, que les soins qu'elle lui dispense portent en eux-mêmes un message de réconfort.

» Il est certain que l'essentiel de la mission humaine de l'hôpital réside dans le geste maternel de l'infirmière envers un être affaibli qui doute et qui souffre. Sans phrase, l'infirmière, par sa présence, sa douceur, sa compréhension, sa patience, l'accomplissement répété d'actes simples ou infiniment délicats, par sa compassion ou son sourire, réconforte, apaise ou stimule le malade, lui apportant cette chaleur humaine irremplaçable, qui lui tient lieu de famille et de foyer. On comprend, comme le rapportent maints auteurs hospitaliers, la reconnaissance dont témoignent si fréquemment les anciens malades envers leur infirmière, et qui constitue la plus belle des récompenses de ce métier, souvent si dur physiquement et moralement.

» Ce rôle de l'infirmière, pour être pleinement rempli, exige une véritable vocation. Et on ne saurait oublier que celle-ci, si elle peut naître au contact de la souffrance et de la misère, peut aussi disparaître, rongée par la lassitude et l'indifférence nées de l'habitude. C'est là peut-être le paradoxe de l'infirmière — qu'on me pardonne ce rapprochement avec le comédien — que de garder son sang-froid, son habileté, sa maîtrise

et en même temps sa faculté de compatir à la douleur physique et morale. Cette antinomie met en relief les difficultés d'une profession, dont on ne saurait trop développer la formation culturelle et morale, dont l'exercice doit être encouragé par l'exemple, et stimulé par un entraînement vigilant et compréhensif. »

G. A.

---

## **BIBLIOTHÈQUE PROFESSIONNELLE POUR INFIRMIÈRES A LAUSANNE**

Les D<sup>rs</sup> Charlotte et Eugène Olivier ont fait don de leur bibliothèque à la Ligue vaudoise contre la tuberculose. Cette dernière ne disposant pas de locaux et afin d'en faire bénéficier un plus large public, l'a remise à la Bibliothèque des quartiers de l'Est (B.Q.E.), située à l'avenue Mon-Repos 6, à Lausanne.

La B.Q.E., était connue autrefois sous le nom de bibliothèque de la Maison du Peuple ; elle contient des milliers de volumes et de nombreuses revues qui peuvent être consultés sur place ou empruntés. Les livres peuvent être envoyés par poste pour ceux et celles qui n'habiteraient pas Lausanne.

Ce qui intéressera tout particulièrement les infirmières, c'est que, grâce au don des D<sup>rs</sup> Olivier à la B.Q.E., elles bénéficient de carte de lecteur gratuite pour l'ensemble de la bibliothèque. Cette dernière est ouverte, pour le prêt des livres, de 15 h. 30 à 20 h. 30. Une salle de lecture est à disposition de 14 h. à 21 h. 30. Le samedi, l'horaire est modifié de la façon suivante : ouverture de 14 h. à 18 h.

La section professionnelle soins infirmiers est réservée aux infirmières diplômées et aux élèves exclusivement. Elle comprend des ouvrages et plusieurs revues françaises, anglaises et allemandes, qui ne peuvent pas être emportés, mais doivent être consultés sur place.

Nous saluons avec gratitude cette mise sur pied d'une bibliothèque professionnelle que nous devons à M<sup>lle</sup> Renée Jaton, qui, malgré des difficultés sérieuses, a persévéré et mené à chef cette affaire. Elle fut aidée par les membres d'une commission auxquels nous disons encore merci.

Et maintenant, il ne nous reste plus qu'à formuler le vœu que de nombreuses infirmières sachent utiliser les avantages qui leur sont offerts gratuitement. Les heures de liberté sont plus nombreuses ; ce temps précieux doit être bien employé et non pas gaspillé.

Nous avons à notre disposition de quoi parfaire nos connaissances en art, en histoire, en littérature ; nous pouvons compléter notre préparation en administration, organisation du travail, hygiène sociale, hygiène mentale, éducation, psychologie, pédiatrie, etc. N'attendons pas pour aller voir la B.Q.E. et consulter ses fichiers.

Inutile d'ajouter que les deux écoles de Lausanne et les associations d'infirmières, ainsi que le Groupement vaudois de l'ASID, se sont intéressés dès le début à ce nouveau moyen de développement offert à leurs membres.

---

## CHRONIQUE DE L'ASSOCIATION

### Toutes, nous disons merci

Que de belles et bonnes choses nous avons reçues ! Et c'était merveille de pouvoir faire nos paquets grâce à tant de dons. Les doigts de fée de nos amies se sont surpassés cette année.

« Quelle joie de recevoir un grand paquet rempli de bien des bonnes choses. Combien ça réchauffe l'âme isolée. »

« Combien je suis touchée et reconnaissante de l'amitié que les jeunes témoignent à leurs aînées. »

« Que de joie les paquets ont donné à chacune. »

« L'âge rend indifférent à bien des choses, mais pas... au chocolat, ni à l'affection ! »

« C'est un peu d'air Source que je reçois et ressens. »

« Je ne puis assez témoigner mes chauds remerciements. »

« Qui donc a confectionné cette pèlerine ? C'est une merveille ! Elle me sied à ravir. »

« Vous me faites commettre un gros péché de gourmandise et de coquetterie. »

« J'ai tout aligné sur ma table, ensuite je me suis assise devant et j'ai contemplé de tous mes yeux. Cela a été un grand moment de joie intense. »

« Tous mes vœux pour la prospérité de l'Association des Infirmières de La Source. »

« A toutes je dis ma gratitude. »

## Noël dans nos sections

PARIS-ASNIÈRES, 8 décembre. — Depuis samedi, les volets sont fermés là-haut, dans l'appartement de M<sup>lle</sup> Juliette Petermann. Des fées bienveillantes — aidées d'un mari technicien — préparent, avec des prodiges d'astuces, la fête des Sourciennes de Paris. Et ce dimanche, dès l'après-midi, les visages souriants et joyeux sont éclairés de voir tant de fleurs, de lumières et cette longue table étincelante dressée comme pour recevoir une grande famille (les maris sont les bienvenus).

M<sup>lle</sup> Rosine Laurent est là, arrivée de Lausanne, et les souvenirs des années de travail avec l'une ou l'autre compagne revivent toujours frais et chers à la mémoire.

De la belle musique accueille les dernières arrivées et voici... le silence se fait ! M<sup>lle</sup> Emma Gardiol lit le récit de la naissance du Christ et c'est le précieux moment qui donne à chacun la paix et l'espérance de Noël.

M<sup>me</sup> Edith Schneider-Kropf transmet les messages des absentes. L'une d'elles, alitée depuis longtemps, recevra de la part de toutes ce joli poste de radio qui luit sur la commode. M<sup>me</sup> Erika Vuilleumier apporte les vœux et les nouvelles du pays et de La Source.

Ce soir, c'est fête aussi, parce qu'il y a trente et un ans que M<sup>lle</sup> Petermann est la vaillante directrice de la Clinique chirurgicale d'Asnières. Avec quel entrain on l'acclame ! Des chants patriotiques ou populaires s'entonnent avec ferveur parce que l'on est heureux de tout ce que l'amitié, le travail, les souvenirs et la joie d'être ensemble vous donnent. Et la soirée se prolonge au rythme des refrains et de toutes les délices d'une chaude hospitalité.

« C'est si simple d'aimer... »

Étaient présents M. et M<sup>me</sup> Schneider-Kropf, M. et M<sup>me</sup> Vallon-Bastian, M<sup>mes</sup> et M<sup>lles</sup> M. Moses-Wolff, J. Petermann, E. Gardiol, M. Beney, G. Knorr, E. Michet et sa sœur, A. Pftzinger-Mange, G. Rollis-Giorgiovich, M. Schmidhauser, M.-L. Billod, R. Laurent, E. Vuilleumier-Thilo, ainsi que M<sup>lle</sup> M. Totems, directrice de l'Ecole et Clinique La Montagne.

E. V.

NEUCHÂTEL, 17 décembre. — Dans la nuit, de grandes taches de lumière trouent les frondaisons des beaux arbres qui dominent la ville. Ce sont les Cadolles et un chapelet de nouveaux bâtiments qui entourent le grand hôpital. Pour la première fois, la fête de Noël est préparée dans la nouvelle maison des infirmières. La longue salle du restaurant est

prolongée par une salle des spectacles et l'arbre s'allume sur l'estrade pendant que le personnel de l'hôpital trouve largement la place de s'asseoir : près de 120 infirmières et collaboratrices. Il y a des Sourciennes venues de Bienna et de La Chau-de-Fonds, ainsi qu'une délégation lausannoise de l'Ecole et de l'Association, M<sup>mes</sup> E. Vuilleumier et E. Hagen, M<sup>lles</sup> I. Steuri, M. Amiguet, M. Bovon et G. Ryser.

L'une après l'autre, de jeunes « bleues » entrent, une bougie allumée à la main, et déposent ces lumières, comme une offrande à cette heure de recueillement. M. le pasteur Méan lit une très belle liturgie qui alterne avec les harmonies des chants, des flûtes douces, des psalmodies, du violon, du piano.

Les petites tables doucement éclairées attendent pour l'heure du thé et l'on se sent bien « confortable » dans cette maison où les couleurs et les agencements modernes sont d'un choix très heureux.

Un merci tout spécial à M<sup>me</sup> Anne Béguin-Béatrix, à M<sup>lle</sup> Léa Guex et aux animatrices pour cette soirée qui, comme l'a dit une chère ancienne, « aidera à vivre pendant bien des jours ».

MONTREUX, 13 décembre. — Nous étions près de trente Sourciennes à être reçues admirablement dans le grand salon de M<sup>lles</sup> Roehring. La présence de M<sup>lles</sup> Steuri et Augsburg, et de M<sup>me</sup> Hagen, nous fit plaisir. M<sup>lle</sup> Augsburg nous a vivement intéressées par son clair exposé sur le recrutement des infirmières et les projets de rajeunissement de notre Ecole. Les enfants nous ont charmées par leurs productions de Noël, chants, récitations, lecture du récit de la Nativité, conte de Noël. M<sup>lle</sup> Roehring et sa sœur nous ont offert un thé magnifique, avec délicatesses « home-made ». Merci à toutes celles qui nous ont préparé ce beau Noël.

GENÈVE, 17 décembre. — Notre Noël a réuni une centaine de Sourciennes. Après le message du Comité central, par M<sup>lle</sup> Bauler, et celui de l'Ecole, par M<sup>lle</sup> Augsburg, M. le pasteur de Senarclens présida le culte. Le reste du programme était rempli par des productions préparées par les stagiaires de Genève : musique, chœur parlé et Mystère de Noël.

Une vraie fête de Noël dans une atmosphère de jeunesse.

*Pour ne pas trop retarder la parution de ce numéro, nous devons renoncer à donner le compte rendu des Noëls de Zurich et de Lausanne. Mais chacune sait que, comme toujours, ils auront été pleinement appréciés par toutes les participantes.*

## ASID

Cette année, les agendas offerts par la Maison Hoffmann-La Roche nous sont parvenus plus tard que d'habitude.

Nous espérons qu'à présent tous nos membres les ont reçus.

## Admissions

*Association suisse* : M<sup>lles</sup> Rita Veuve, Marianne Beck, Marguerite Pulfer, à Genève.

---

## ÉCOLE DE PERFECTIONNEMENT

Nous avons reçu le programme des cours qui seront donnés en 1958 par l'École de perfectionnement de la Croix-Rouge suisse. Deux *cours pour infirmières-chefs d'étage* auront lieu à Lausanne, du 19 au 31 mai et du 2 au 14 juin. Délai d'inscription, respectivement, 28 avril et 12 mai. Ecolage : Fr. 60.—.

Tous les autres cours seront donnés à Zurich, en allemand. On peut demander le programme à l'École de perfectionnement, Kreuzbühlstrasse 15, Zurich 32. Nous signalons tout spécialement le *cours pour monitrices et infirmières-chefs d'hôpitaux*, d'une durée de six mois, et qui s'ouvrira le 6 octobre. Délai d'inscription : 7 juillet. Ecolage : Fr. 600.—.

---

## RÉUNIONS DE SOURCIENNES

GENÈVE, 19 novembre. — M<sup>lles</sup> Fuchs et Dugerdil accueillent, avec leur bonne grâce et leur amabilité coutumières, une quarantaine de Sourciennes. M<sup>me</sup> Loutan, psychologue, parle du *Rôle de la peur dans l'éducation*, dans un exposé très vivant et plein d'humour.

BERNE, 11 décembre. — Le groupe habituel des Sourciennes de la Ville fédérale, réunies à la Pergola, envoie à tout le monde Source ses meilleurs vœux pour une nouvelle année bénie.

YVERDON, 12 décembre. — M<sup>lle</sup> Marguerite Keller, en nous parlant d'activités féminines, emballe littéralement son auditoire. Le sujet est si vaste que nous en aurons encore pour toute l'année 1958. Nous sommes ravies de voir M<sup>lle</sup> Steuri parmi nous. A La Source vont nos pensées et nos meilleurs vœux.

---

## CALENDRIER

### Lausanne

*Lundi 13 janvier*, à 14 h. 30, au Foyer Source : Réunion amicale.

*Vendredi 7 février*, à 20 h. 30, à La Source : Soirée musicale, avec le concours de M<sup>me</sup> Marinette Defrancesco-Prod'hom, flûtiste.

### Vevey

*Vendredi 24 janvier*, dès 20 h., à la Taverne du Château : Soirée fondue.

---

## FAIRE-PART

MARIAGE. — M<sup>lle</sup> *Ginette Buffat* et M. *Gérald Laurent*, le 21 décembre, à Prilly.

NAISSANCES. — *François Laurent*, fils de M<sup>me</sup> *Luce Simond-Cujean*, à Hauterive, le 8 décembre. — *Charlotte*, fille de M<sup>me</sup> *Maiga Marcellhacy-Ott*, le 26 novembre, à Genève.

DEUILS. — M<sup>lle</sup> *Jacqueline Amiguet* et M<sup>lle</sup> *Marie-Rose Tettoni* ont perdu leur père. — M<sup>lle</sup> *Mariette Tuscher* a perdu sa mère. — M<sup>me</sup> *Irma Scherly-Bodevin* a perdu sa petite Marie-Pierre, âgée de 3 1/2 mois. — M<sup>lle</sup> *Gabrielle Meige* a perdu la tante avec laquelle elle vivait.

---

**ADRESSES**

- M<sup>me</sup> Jeanne Ramseyer-Reymond, *Le Petit-Mont s/Lausanne.*  
M<sup>me</sup> Anne-Marie Ray-Rochat, rue du Contrat-Social 1, *Genève.*  
M<sup>me</sup> Mariette Rogivue-Courvoisier, av. de la Chablière 50, *Lausanne.*  
M<sup>lle</sup> Denise Evard, *Malviliers* (Ntel).  
M<sup>me</sup> Noëlline Jacquier-Héritier, rue de la Dixence 50, *Sion.*  
M<sup>me</sup> Anne-Marie George-Golay, Montagibert 18, *Lausanne.*  
M<sup>lle</sup> Hélène Zschokke, Red Cross Hospital, *Thessalon* (Ontario), Canada.  
M<sup>lle</sup> Berthe Geiser, Chirurgie, Hôpital cantonal, *Genève.*  
M<sup>lle</sup> Marie-Thérèse Buffat, National Hospital, *Londres W.C. 1.*  
M<sup>lle</sup> Marguerite Glinz, Division de Servicios Rurales, *Amatitlan, Guatemala C.A.*  
M<sup>me</sup> Charlotte Gallandre-Ziegler, Bäumlhofstrasse 134, *Bâle.*  
M<sup>me</sup> Christiane Borer-Maridor, av. Th.-Flournoy 6, *Genève.*

**Sourciennes...**

**Il faut assurer la relève.**

**Engagcz vos filles**

**vos nièces**

**vos cousines**

**à suivre votre exemple !**